

Le sourire

2 fois une femme de François Delisle

Gérard Grugeau

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

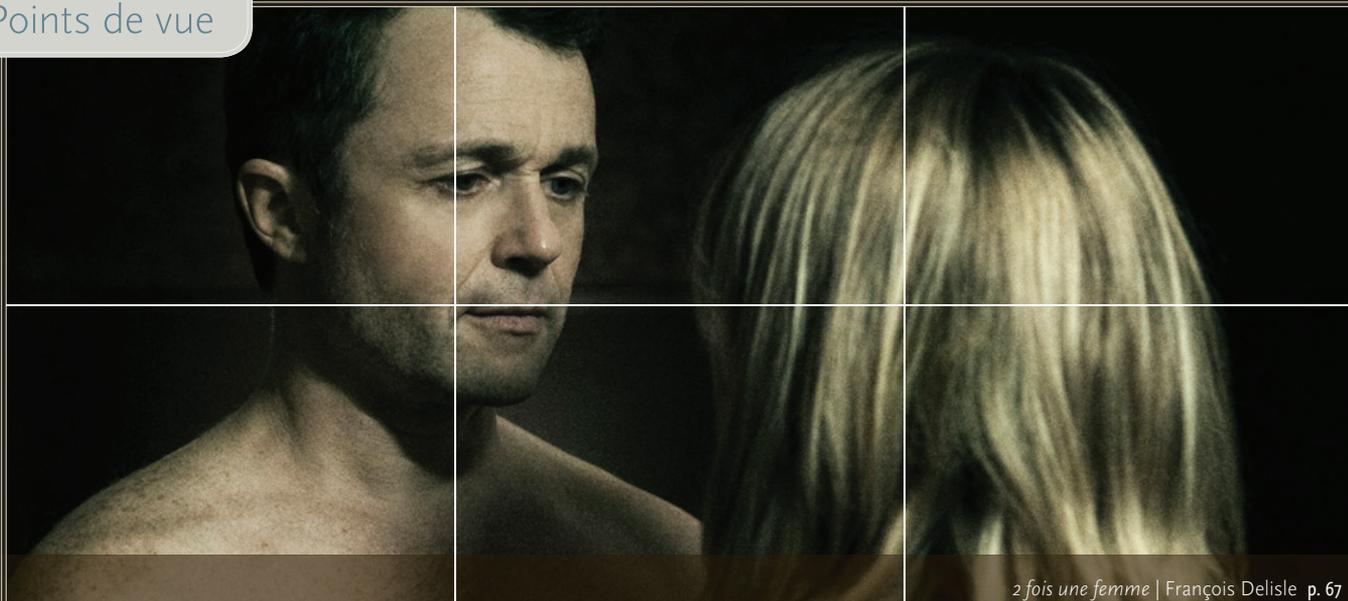
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2010). Compte rendu de [Le sourire / *2 fois une femme* de François Delisle]. *24 images*, (149), 66–67.



2 fois une femme | François Delisle p. 67



La danse : Le ballet de l'Opéra de Paris | Frederick Wiseman p. 70



Curling | Denis Côté p. 69



Carlos | Olivier Assayas p. 62



Mammuth | Benoît Delépine et Gustave Kervern p. 68



À l'origine d'un cri | Robin Aubert p. 72

Le sourire

par Gérard Grugeau



Il y a dans le cinéma de François Delisle quelque chose de l'ordre des sables mouvants, une sorte de magma instable qui happe le spectateur au prix de tous les inconforts pour mieux l'entraîner dans des limbes meubles et opaques où tout esprit un tant soit peu libre saura reconnaître ses propres fantômes. Qu'il aborde l'adolescence révoltée en rupture de ban (*Ruth*, 1994), la dérive urbaine mâtinée de comédie musicale (*Le bonheur, c'est une chanson triste*, 2004) ou les sombres tourments de la passion amoureuse (*Toi*, 2007), le cinéaste filme des êtres en crise, leur soif taraudante de liberté et de vérité, la déroute fébrile des corps au-delà des conventions sociales. *Deux fois une femme* s'inscrit dans cette fréquentation obstinée des gouffres, dans cette plongée inquiète là où tout implose et se défait. En suivant le parcours chaotique d'une femme battue (Évelyne Rompré, lumineuse) qui change d'identité et s'exile avec son fils adolescent (Étienne Laforge) pour échapper à un mari violent (Marc Béland), François Delisle filme une fois de plus des vies saccagées en quête d'une unité perdue ou d'un refuge salvateur qui pourrait prendre ici la forme d'un sourire à l'aura mélancolique.

Avec *Deux fois une femme* François Delisle affine son sens du cinéma. De la banlieue uniforme source d'aliénation aux paysages

à la fois rudes et résilients de l'Abitibi, la caméra de Mathieu Laverdière capte sans ostentation l'enlèvement et la lente renaissance d'une femme sous emprise. Comme dans *Toi*, l'utilisation du format scope renforce l'isolement des personnages dans le cadre et le découpage cerne au plus près leur angoisse, notamment dans la belle séquence nocturne qui suit la course des camions, machines désirantes associées à la menace masculine. Par de prégnants fondus au noir où cristallise l'acmé des situations, le montage nous garde par sa grâce anesthésiante dans la spirale feutrée des émotions vertigineuses, comme un long cri silencieux qui n'en finit pas de mourir. Aérienne, en décalage subtil avec le réel, la musique tire toutefois le récit vers une sourde promesse d'apaisement. Et pourtant si François Delisle maîtrise mieux que jamais l'art de la mise en scène et ses infimes variations en ciselant l'épure, l'exercice ne convainc pas tout à fait. Sans doute faut-il déplorer ici les écueils d'un scénario qui risque plusieurs greffes incertaines et surtout la faiblesse des dialogues qui plombent le récit en tirant du côté de la trivialité la complexité des liens entre la victime et son bourreau. Le recours à une voix hors champ récurrente intrigue par ailleurs dans une sorte de litanie complaisante. En visant

l'universalité, cette parole nous détourne plutôt des personnages, minimisant ainsi la singularité de leur parcours. Quant au choix scénaristique du commando féministe qui cherche à sauver Catherine et son fils de la violence des hommes, il engage le film sur la piste du thriller existentiel sans toutefois créer de plus amples résonances. On sent là une volonté de tenir une ligne dramatique plus rugueuse qui épargne au spectateur les clichés convenus de l'approche sociologisante, mais inconsistante, la piste reste par trop volatile. On saura gré cependant au cinéma de François Delisle de s'emparer frontalement de sujets qui touchent aux dérèglements de l'intime en ne sacrifiant rien au conformisme de l'époque. Si le film reste à mi-chemin d'un réel travail d'alchimie faite entre autres de dialogues porteurs qui nous feraient toucher aux émotions les plus essentielles, *Deux fois une femme* n'en affiche pas moins par l'image une clarté de trait à la plasticité envoûtante qui nous laisse souvent au bord de l'éblouissement. C'est déjà beaucoup. ■

Québec, 2010. Ré. scé. et prod. : François Delisle. Ph. : Mathieu Laverdière. Mont. : Pascale Paroissien. Son : François Grenon, Martin Allard, Patrice Leblanc et Stéphane Bergeron. Mus. : The States Project. Int. : Évelyne Rompré, Marc Béland, Étienne Laforge, David Boutin, Marie Brassard, Michelle Rossignol, Catherine de Léon. 94 minutes. Prod. déléguée : Joceline Genest. Dist. : Fun Film.

Sortie prévue : 29 octobre 2010